

PAT VERMELHO

SI LA TERRE
S'ÉVEILLAIT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui
ont permis à ce livre de voir le jour :

ISABELLE BACHON
SÉBASTIEN BARBIZET
SAÏD BARRAZAMA
STÉPHANIE BERTON
ÉLODIE CAILLET
NENOU CAILLET
DANIEL CHEBASSIER
LUCIENNE DE CARLI
DANIEL DE TOMAS
MEDHI KAHLA
LISA LAMOUREUX
SEYSSEL LUCIENNE

ROBIN MARCOUX
MARTINE PLATARETS
MARJORIE RAMBAUD
SABINE RENART
CÉDRIC ROUX
CYRIL ROUX
YVON ROUX
SOMSOU DA SENEKHOUNE
SANDRINE THOLLOT
ÉRIC VERGIAT
ALAIN SAINÉ

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-356-2

Dépôt légal : décembre 2020

CHAPITRE 1 - EN PASSANT PAR LÀ

Dacwuyl 199 passa sa main verte à huit doigts au-dessus du scope, et le vaisseau abandonna la vitesse supraluminique. Le cosmos se matérialisa, et au travers de l'écran principal de la cabine de pilotage, on pouvait voir une petite étoile de type naine jaune. Dacwuyl enclencha le maître savoir qui était issu de leur guide Dorxil 488, l'ancêtre le plus savant que leur espèce ait jamais eu. Avec son potentiel de 199, Dacwuyl était l'un des plus prometteurs akadian de sa génération, comme le confirmait le fait qu'il se voit confier le pilotage d'un vaisseau explorateur alors qu'il n'était encore âgé que de 800 révolutions Qubtor, sa planète d'origine. Mais que de chemin de sagesse il lui restait à parcourir pour tenter de se rapprocher de Dorxil. Le maître savoir afficha l'analyse souhaitée du système qui gravitait autour de cette étoile.

« Le système compte neuf planètes définissables comme telles, la dernière affichant le diamètre le plus petit. Les quatre premières planètes sont de type rocheux et les cinq suivantes de type gazeux. Seule la troisième dispose de conditions propices au développement de formes de vie. Cette planète est d'ailleurs peuplée actuellement par une espèce dominante et plusieurs millions de formes de vie secondaires qui toutefois tendent à disparaître. »

Dacwuyl sembla surpris. Comment une espèce pouvait-elle dominer et pourquoi les autres espèces disparaîtraient-elles ? Comme s'il anticipait ses interrogations, le maître savoir continua.

« L'espèce dominante de type humanoïde développe un système sociétal archaïque basé sur l'élitisme et l'exclusion des individus fragiles. Le contentement de la première catégorie se fait au détriment du reste de la population et provoque une disparition inéluctable et irréversible des matières premières de la planète, et un dérèglement sévère et irréversible de l'harmonie des symbioses climatiques de cette planète. Paradoxalement, si cette espèce dominante semble capable d'analyser et d'alerter sur les effets néfastes produits par son organisation sociétale planétaire, qu'elle intitule la "mondialisation", elle semble totalement inapte à prendre les décisions nécessaires pour transformer radicalement ces dysfonctionnements et tenter de retourner les courbes dévastatrices présentes et à venir. En des temps reculés, Dorxyl a approché cette espèce jugée alors prometteuse. Sur les continents principaux de l'Afrique et de l'Amérique (noms donnés par

les autochtones), notre suprême ancêtre a fourni aux peuplades dites de l'Égypte et dites Amérindienne du centre et sud, les moyens technologiques pour construire et inciter au développement. Mais prenant nos aïeux pour des dieux, ces peuplades n'ont su qu'ériger des temples à la gloire de dieux dont les castes dirigeantes se sont accaparées la descendance. Afin de tenter de créer un stimulus bénéfique, Dorxyl a soumis la planète à une période de réchauffement climatique, à l'issue duquel ces peuplades ont continué à perpétrer les mêmes erreurs. Dorxyl en a logiquement déduit que cette espèce humanoïde était incapable de tirer des leçons de ses erreurs passées. Il a classifié les aborigènes de cette planète et tout son système solaire "espèce autodestructrice inapte à rejoindre l'Union" et l'a mise sous surveillance. »

Le maître savoir s'arrêta et ce fut la voix interstellaire de son mentor qui emplit le cortex de Dacwuyl 199.

— Jeune et prometteur élève Dacwuyl, la technologie effrénée et irresponsable de cette espèce nous oblige aujourd'hui à resserrer la surveillance en vue d'une décision corrective par annihilation partielle ou totale. Cette espèce belliqueuse et autodestructrice va bientôt disposer de moyens leur permettant de quitter leur système solaire. L'Union ne saurait tolérer qu'une telle menace vienne ébranler l'harmonie galactique. Ta mission va donc être d'évaluer quelles mesures doivent être prises à l'égard de cette espèce. Tu disposes de tous les moyens nécessaires pour effectuer cette évaluation, jusqu'à l'investigation morphique !

Dacwuyl ressentit un sentiment de dégoût à l'énoncé de son mentor Rabwoul 320. Ce dernier était l'un des plus sages dirigeants que l'Union n'ait jamais connu depuis Dorxyl, et la matrice de sagesse lui avait trouvé un potentiel pouvant atteindre 400. Dépasser ce niveau d'accomplissement comme Dorxyl l'avait réalisé jadis était si rare. Il ne pouvait donc remettre en cause la décision de son mentor, d'autant qu'elle devait avoir eu l'assentiment du conseil des sages. Ce conseil réunissait les 8 dignitaires les plus sages des huit espèces de l'Univers suffisamment accomplies pour pouvoir intégrer l'Union. Une décision qu'ils avaient approuvée était donc irrévocable. Mais pour le jeune Dacwuyl, utiliser les techniques de morphisme, c'est-à-dire implanter ces êtres humanoïdes et les infiltrer pour juger de l'intérieur de leur réelle capacité, cela lui semblait inconcevable. Demander à un simple 199 de procéder à une telle ingénierie spatiale, fallait-il que son mentor ait décelé en lui de grandes capacités !

Jérémy ouvrit les yeux et comme à son habitude sauta de son lit. En fait, une simple image, car le lit n'était qu'un matelas de mousse posé à même le sol et nul n'était besoin de sauter pour en sortir. Il était déjà tout habillé, car le danger était permanent, et mieux valait être prêt à décamper au plus vite. Il se précipita à la fenêtre. À travers les plastiques qui avaient été

punaisés à la place de vitres depuis longtemps brisées, il vit le même spectacle que chaque matin. Les barres d'immeubles décrépites qui constituaient sa cité, dont certaines noircies par des départs de feu mal maîtrisés, étaient surplombées par cet éternel ciel gris sombre qui ne laissait que rarement passer les rayons du soleil. C'était comme cela depuis les grandes pollutions. Et mieux valait ce ciel, car là où les rayons du soleil s'infiltraient encore, et du fait de l'amincissement de la couche d'ozone, les gens étaient sévèrement brûlés en quelques minutes. Au moins, la pollution nuageuse agissait comme un écran. A contrario, les jours de fortes intempéries, la pluie tombait acide, abîmant la végétation et souillant les eaux potables. Elle avait même parfois des effets ravageurs et immédiats sur la peau des êtres vivants. Mieux valait alors rester cloîtré chez soi.

« Une bonne journée » pensa Jérémy.

Il vérifia son sac à dos. Sa trousse de premiers soins contenant ses pastilles pour purifier l'eau, un désinfectant, des bandages, une pommade écran-solaire et une autre en cas de brûlure, un masque avec une mini bouteille d'oxygène pour 15 min d'autonomie, un rouleau de chatterton, et un ciseau, tout y était. De même que le manifeste de René Dux sur la collapsologie qu'il avait lu un millier de fois, une boîte en métal contenant des photos, un paquet de madeleines dépassées, un bandana et une cagoule. Il tâta la poche de son pantalon de treillis et fut rassuré de sentir la forme de son inséparable couteau multi-usage. Il se dépêcha de chausser ses rangers, prenant soin de faire rentrer les lacets à l'intérieur de ses chaussures. Riton s'était fait choper simplement parce que l'un de ses lacets s'était coincé dans un escalator le faisant chuter. Puis il enfila sa veste de treillis et vérifia que dans ses poches se trouvaient bien son téléphone et dans l'autre sa carte d'identification et sa clé USB. La carte d'identification avait après les grandes pollutions, remplacé la carte d'identité. Elle intégrait une puce qui contenait les données binaires de l'ADN de chaque individu, ainsi qu'un GPS passif que le fichier central des dômes mondiaux pouvait activer pour vous localiser, et sans avoir à en justifier la nécessité. Se faire contrôler sans ce sésame équivalait à un délit de classe 2 qui vous envoyait tout de suite en prison sans besoin du moindre jugement. Une fois dans cette panade, mieux valait être très fortuné ou avoir le bras long, ce qui revenait souvent au même.

Jérémy, qui vivait seul depuis ses 14 ans après avoir fui un beau-père violent et une mère soumise, n'avait aucun de ces atouts. Âgé aujourd'hui de 17 ans, il ne pouvait compter que sur lui-même et sur quelques camarades de rue comme cet idiot de Riton qui venait de se faire serrer par la Brissec. Anciennement forces armées, ces brigades de sécurité avaient remplacé les polices de tous les pays. Elles étaient désormais inféodées aux consortiums qui menaient le monde constituant le bras armé de ce nouvel ordre mondial. Le premier d'entre eux était sans conteste celui de la communication qui était issu de la fusion de tous les médias et opérateurs de la planète après l'effondrement des systèmes provoqué par les grandes pollutions. Mais alors

que René Dux et les collapsologues prônaient un retour aux sources, un repli sur la nature avec des modes de vie *minimalistes*, les consortiums qui détenaient déjà la puissance financière avaient confisqué le pouvoir politique, modelant une constitution mondiale ou l'individu ne pouvait que s'effacer devant l'intérêt général, entendez celui des consortiums. Ces lanceurs d'alerte n'avaient eu pour solution que de fuir dans les montagnes les plus reculées, dans des zones non stratégiques pour les consortiums. Ils vivaient selon ce qui se disait chichement, en se cachant, mais dans le respect de leur cadre naturel. Jérémy espérait depuis sa fugue pouvoir les rejoindre, mais cela n'avait pas encore été possible.

Il devait bien être 8 h du matin. Il prit son portable qui le lui confirma à 5 min près. Il était temps de sortir. Encore une journée de débrouille avec pour objectif premier de trouver de l'eau potable et de quoi manger une fois dans la journée. Mais Jérémy n'était pas particulièrement angoissé. En trois ans, il avait su apprendre toutes les combines et ses potes étaient solidaires tout comme il l'était pour eux. Sans cette entraide, la situation aurait sans doute viré à la catastrophe bien des fois. Il avait su par un média du consortium de la « COM », que le taux de mortalité était aujourd'hui tel que la population déclinait d'année en année. Bien que trouvant cela anormal, il se dit que cela ferait autant de bouches en moins à nourrir, et que peut-être cela rendrait plus aisée sa quête quotidienne de nourriture. Enfin, ce n'était peut-être qu'une gageure.

Jérémy dévala les escaliers jusqu'au hall d'entrée de son immeuble, passant à chaque étage devant la porte de l'ascenseur. Déjà quand il avait squatté ce studio, il y avait bien longtemps que le consortium d'« ENE » (de l'énergie) n'alimentait plus le bâtiment et n'entretenait plus l'ascenseur. Il arriva dans le hall, sans faire attention aux murs revêtus de haut en bas de graffitis pour la plupart orduriers, sexuels ou hostiles à l'État mondial et aux consortiums. Car en fait, c'était du pareil au même les membres du gouvernement mondial étant les dirigeants des consortiums. La constitution prévoyait que seuls les cadres supérieurs de ces consortiums étaient habilités à se présenter aux élections. Jérémy se rappela qu'aux dernières de 2162, le taux d'abstention avait frôlé les 84 %. Un chiffre sûrement « amélioré » songea-t-il, car selon lui, personne dans sa cité ne s'était rendu aux urnes. C'était certainement pareil partout ailleurs. En fait, seuls les classes dirigeantes et quelques rares employés des consortiums allaient voter. Les autres n'avaient plus ni la confiance pour le faire ni le temps à y consacrer. La priorité n'était-elle pas, avant tout, de dénicher le moyen d'acheter au marché noir de quoi faire bouillir la marmite du soir ?

Jeremy n'avait croisé personne et dehors, l'esplanade semblait vide. Cela l'étonna, car habituellement à cette heure, les gens se rendaient aux stations d'où démarraient les lignes de métro et de tramway. Elles étaient

les seules autorisées à rouler, en dehors des individuelles trotélec pour peu qu'on dispose d'un moyen pour les recharger. Pour les autres, cela consistait à s'entasser dans des wagons vétustes, froids l'hiver, trop chauds l'été, en espérant ne pas devoir subir l'un de ces sempiternels « incidents voyageurs » le plus souvent dus à l'absence d'entretien du matériel. Jeremy aperçut un type juché sur un vélo sortir d'un bâtiment en face pour commencer à pédaler. « Un fou ! » pensa l'adolescent. Qui prendrait encore le risque de rouler à vélo, sachant l'air saturé de micro particules de pollution ? À moins qu'il n'ait un stock de mini bouteilles d'oxygène et que son voyage ne dépasse pas une trentaine de minutes. Jeremy enfila sa capote. Elle le protégerait un peu en cas de pépin. On ne distinguait dès lors plus que ses yeux et une bande de gaze glissée dans une poche cousue à cet effet au niveau de sa bouche pour faire office de filtre à particules. Le plus dur était bien sûr de pouvoir renouveler quotidiennement le rectangle de gaze. Il avait entendu dire que dans les premières décennies du 21e siècle, il existait des officines nommées pharmacie qui vendaient de quoi se soigner. Un temps révolu. Déjà à sa naissance, ces boutiques avaient totalement disparu. C'était le consortium de la santé qui gérait sur toute la planète la délivrance des soins. Les plus aisés pouvaient se payer le contrat permettant ces couvertures de soins. Jeremy ne s'était jamais ni blessé ni rien cassé. Il était d'une santé de fer. Plusieurs de ses amis, qui n'avaient pas pu être soignés faute des fonds nécessaires, étaient morts, de gangrène, du typhus, du choléra ou bien de la typhoïde. L'insalubrité, l'eau souillée, la malnutrition, toutes ces causes avaient permis la réapparition de maladies dont certains anciens disaient qu'elles étaient éradiquées bien avant l'an 2000. Cela ne touchait pas l'élite qui vivait dans des zones fermées à la population où l'air était purifié et où rien ne manquait. Jeremy s'était juré qu'un jour il pourrait y vivre. Mais en aurait-il l'envie si ses amis ne profitaient pas eux aussi d'une telle bénédiction ?

Jeremy se lança à l'extérieur prenant immédiatement le chemin de la ligne de métro 12, celle qui devait le conduire dans les quartiers animés de la ville, là où on trouvait tout, pour peu qu'on sache le dénicher. À ce jeu-là, il était l'un des meilleurs.

Norbert Clarion était un homme tout autant envié que détesté. À la tête du consortium de la Com depuis plus de 5 ans, il venait d'être renouvelé dans sa fonction pourtant très convoitée. Auparavant l'un des principaux dirigeants de la Brissecc, il avait pu se constituer des dossiers à charge contre la plupart de ses rivaux au poste qu'il désirait. En jouant habilement de ces atouts, doté d'un réel don pour la manipulation, il avait su écarter tous ceux qui auraient pu prétendre prendre la tête du consortium de la Com. Au bon moment, il avait fait fuiter sur le réseau du net contrôlé par la Brissecc des révélations scabreuses ou infamantes suffisantes pour créer le scandale et ainsi écarter le prétendant visé. Cette aptitude au machiavélisme, il l'exerçait

toujours avec allégresse, même si sur le plan émotionnel il n'en laissait jamais rien paraître. Pour son entourage et surtout pour la populace, il était l'un des rares incorruptibles, un inespéré chevalier blanc que la population voyait faisant preuve de « fermeté et probité ». En fait, une bonne partie des gens le considéraient comme quelqu'un d'intègre et généreux que la situation obligeait à contrecœur, à prendre des décisions impopulaires, mais nécessaires. Sa générosité, il l'entretenait au travers de dons matériels à des associations caritatives que ses services de communication relayaient par une efficace couverture médiatique. À la tête de la Com, il détenait les parfaits outils pour assurer sa propagande et se forger l'image d'un leader bienveillant et éclairé.

Il regarda à travers la baie vitrée panoramique de son loft situé au 15e et dernier étage de l'immeuble de la Com. Un appartement de fonction dévolu à tous ceux qui venaient à assumer la direction du consortium. Les vitres blindées et teintées des baies lui assuraient une protection et une intimité totale, car de l'extérieur, on ne pouvait pas voir l'intérieur du loft. Qui aurait pu de toute façon espionner ce nid d'aigle situé à plus de 100 mètres de la base de l'immeuble ? Dehors, et comme chaque jour, le plafond en PMMA supérieur, entendez un plexiglas largement amélioré, du dôme protecteur qui recouvrait toute la ville, diffusait sa luminosité artificielle et radieuse comme aurait pu l'être une journée ensoleillée d'un été du début du 21e siècle.

En cette journée du 6 février 2163, au dehors de ce couvercle synthétique, le ciel de toute la planète était essentiellement composé des agents polluants générés par les industries pétrochimiques des deux siècles précédents. Des agents concentrés à un tel point qu'ils rendaient de nombreuses régions du monde irrespirables et pour les autres régions non protégées, une exposition permanente de la population à des risques élevés de maladies en tout genre. Les gouvernements de l'époque avaient rapidement été incapables de faire face à l'explosion des cancers de la peau, des voies respiratoires, des maladies cardiovasculaires, et des pneumonies notamment. À cela s'étaient rapidement ajoutées les affections liées à la pollution de l'eau et des sols. Des pandémies s'étaient généralisées, alors que les infections portées par les insectes et favorisées par les eaux rendues stagnantes par l'arrêt des usines de traitement des eaux usées tuaient par centaines de millions. En moins de trente ans à la fin du 21e siècle, la population mondiale était passée de plus de 13 milliards d'âmes à tout juste 2 milliards. Même ainsi décimé, le nombre d'humains demeurait encore trop élevé pour que les besoins alimentaires soient couverts. Hors des 5 dômes où une élite vivait confortablement dans des villes construites pour les accueillir, le reste du genre humain survivait dans une totale précarité, devant se contenter d'ersatz alimentaires tels que les barres protéinées des usines du consortium de la production, connu sous le nom de PROD. Nul ne savait de quoi se composaient ces barres et les pires bruits courraient sur leur fabrication. Méfiants, beaucoup de gens leur

préféraient les produits du marché noir issus des rares zones de cultures de fugitifs restés fidèles à la philosophie écologique des collapsologues.

Mais en cet instant, Norbert Clarion avait bien d'autres choses en tête. Avec une certaine satisfaction, il tritura le lobe de son oreille gauche où la puce de communication avait été implantée. Totalement miniaturisée et n'excédant pas la taille d'une tête d'épingle, elle offrait plus de services que les Smartphones inventés au 20e siècle. Il suffisait de la toucher et de penser au service qu'on en attendait, pour que cela se réalise. Norbert venait de penser à appeler le directeur de la Brissec, Johan Louis, un homme de paille qui lui était totalement dévoué.

— Yo JL, ton rapport sur le contrôle SVP. La voix était comme toujours impersonnelle et le ton péremptoire.

— Yo NC, aucun problème. Les abords du dôme sont dégagés et pas d'effervescence activiste signalée. Juste quelques heurts entre miséreux vite matés.

— C'est justement le genre de rapport que j'aime entendre avant d'aller à la réunion des dircos¹ mon ami.

— À votre service.

La communication se coupa, Norbert venant de l'ordonner par la pensée. Encore une belle journée au dôme Europe songea-t-il. Mais depuis qu'il y vivait, n'avait-il jamais connu autre chose ?

Il se regarda dans une glace et trouvant l'image de ce quinquagénaire aux cheveux grisonnants et à la carrure d'athlète moulée dans l'uniforme de directeur de consortium satisfaisante, il posa son pouce sur le système de reconnaissance digitale d'ouverture de la baie accédant à son héliport privatif. Il monta dans la cabine passager et une fois confortablement installé dans le siège en cuir, il se servit un verre de son bourbon préféré. Un privilège en ces temps où la production de ces breuvages s'étant éteinte depuis le milieu du 21e siècle, en posséder encore une bouteille tenait du miracle. L'engin volant s'éleva dans les airs et prit la destination de la tour du conseil des dircos, sorte d'immense champignon de béton et de verre qu'on pouvait apercevoir au centre de la mégalopole Europe.

1 Dirigeants de consortium

CHAPITRE 2 - LA RENCONTRE

La ligne de métro 12 était comme d'habitude surpeuplée. Mais au moins, elle fonctionnait. L'entretien des lignes et des rames étant effectué à *minima*, les incidents techniques étaient légion. Restaient tout de même de désagréables odeurs, indéfinissable mélange de vomis et de pisse, des banquettes usées à la corde lorsqu'elles n'étaient pas lacérées ou arrachées, des vitres rayées ou fissurées, et une déco aux tags qui recouvraient l'intégralité des parois des voitures. Jeremy était coincé entre un gros barbu en sueur malgré le froid ambiant et une grosse dame qui tenait dans ses bras un poupon brillard. Cela durant depuis plus de huit stations, l'adolescent avait un début de migraine qu'il attribua aux talents vocaux du chérubin. Mieux valait ne pas imaginer qu'il pouvait s'agir du symptôme de l'une des nombreuses maladies véhiculées par une grande partie d'une population miséreuse et affamée.

Il se dit que le calvaire avait assez duré, et joua des coudes, non sans déclencher de nombreux jurons de la part des passagers bousculés. En remontant mètre par mètre dans la voiture, tentant vainement de trouver un peu d'espace vital, il aperçut deux mètres plus loin une jeune fille qui attira immédiatement son attention. En fait, il n'apercevait réellement que sa tête et ses épaules, d'autant qu'elle ne semblait pas très grande. Coiffée d'un bonnet noir, ses paupières étaient légèrement recouvertes d'un fard noir et ses cils étaient prolongés par un trait noir, ce qui agrandissait ses yeux d'un bleu azur qui tranchaient avec ce sombre maquillage. Sa longue chevelure auburn se libérait du carcan du bonnet en volutes dont les mèches allaient recouvrir ses épaules dans un charmant désordre. Ses cheveux encadraient un visage ovale qu'un petit menton carré achevait. Comme la plupart des gothiques, elle arborait un rouge à lèvres agressif que Jeremy situa dans les carmins. Jeremy n'avait pas encore vécu de réelle liaison et d'ailleurs, sa préoccupation avait davantage été de survivre au jour le jour que de batifoler avec la gent féminine. La jeune fille ne regardait pas dans sa direction, semblant fixer le sol, et apparemment, elle n'était pas accompagnée. Soulevant quelques dernières invectives, il arriva enfin à se placer à côté de l'adolescente. Celle-ci ne daigna pas le regarder. Pourtant, elle n'avait pas pu ne pas entendre le mécontentement verbal que la progression du jeune homme vers elle avait généré. Il profita de la promiscuité forcée pour mieux étudier

la tenue vestimentaire de la jeune inconnue. Un blouson de cuir noir qui avait vécu couvrait une jupe évasée plissée si courte qu'elle ne dépassait le blouson que d'une dizaine de centimètres. Des bas de couleur chair, seule note claire dans cette noirceur générale, laissaient deviner la peau de la demoiselle, mais sur une courte étendue puisque des chaussettes noires venaient mourir juste au-dessus des genoux. Comme souvent, la gothique était chaussée de grosses bottines dont les fermetures par des boucles métalliques rappelaient les rangers militaires. Une sacrée belle lolita pensa Jeremy la fixant, et ce fut à ce moment qu'elle leva son regard sur lui. Même sachant qu'elle n'avait pu lire ses pensées, son visage prit une teinte cramoisie. Malgré lui, il se sentait coupable de sa remarque. Mais comment aurait-il pu lutter à l'âge où les filles sont généralement pour les garçons leur principal sujet de préoccupation ? Pour s'en sortir, il bafouilla piteusement ;

— Ce n'est pas de tout repos ces trajets en métro, non ?

— On peut pas dire, répondit-elle laconiquement.

Continuant sur sa lancée, il ajouta.

— Moi, c'est Jeremy, Jerem pour les amis.

— Moi, c'est Chloé, mais ne tente pas Cloclo ou je ne sais quel autre diminutif. J'aime pas qu'on estropie mon blaze. Compte par non plus que je t'appelle Jerem. On n'est pas intime pour autant que je sache.

À ces mots, quelques voyageurs sourirent. Décidément, pas moyen d'avoir une conversation privée avec toutes ces oreilles aux aguets pensa Jeremy. Mais il n'allait pas abandonner pour autant.

— Ouais c'est sûr. Je viens de la banlieue Est et toi ?

— C'est un quartier un peu destroy à ce que j'en sais. Moi, je viens de la banlieue Ouest.

Avant l'effondrement du système planétaire, les quartiers Ouest de la ville étaient ceux des bourgeois, de la classe moyenne aisée disait-on encore au début du 20^e siècle. Puis les grandes pollutions et les catastrophes écologiques générées par le dérèglement climatique avaient eu raison de ces « beaux » quartiers, et encore plus sévèrement que dans les banlieues pauvres. Car dans les quartiers défavorisés, les gens étaient rompus à l'art de la survie, alors que ces « bobo » se voyaient privés de leurs privilèges, perdant stabilité et aisance du jour au lendemain. Il s'en était suivi une panique généralisée chez ces nouveaux pauvres qui ne pouvaient plus compter ni sur une protection sociale exsangue, ni sur des forces de l'ordre remplacées par une milice uniquement aux ordres des riches habitants du dôme Europe. Ces quartiers de lotissements aux maisons confortables avaient été le siège de mises à sac orchestrées par les bandes qu'inévitablement la misère et l'absence de perspectives d'avenir ne pouvaient qu'engendrer. Ils s'étaient vidés inexorablement, contrairement aux quartiers d'immeubles sociaux qui restaient très peuplés notamment grâce au développement d'une économie illicite et souterraine. Beaucoup de ces anciens privilégiés étaient morts, soit en tentant de protéger leur désormais illusoire statut, soit en fuyant, devant des proies de choix pour les maladies et les pillards.